

Extrait de Pages Africaines
L'Afrique du Nord
vue par les littérateurs

par Jeanne SORREL

Editions des Horizons de France

39, rue du Général FOY

Paris (1938)

proposé par Jean PHÉLINE

LA LÉGENDE DU BOIS SACRÉ DE BLIDA

Sidi Iakoub-ech-Chérif a vu le jour dans le R'arb (Ouest) ; il appartenait, ainsi que l'indique son nom, aux Cheurfa du Maroc.

Depuis longtemps, Sidi Iakoub brûlait du pieux désir d'aller visiter les Villes Saintes ; car Dieu a dit : « Accomplissez le pèlerinage de la Mecque et la visite des Lieux Saints ». On allait entrer en choual, le premier des trois mois sacrés dans lesquels doit être accompli el-heudjdj (le pèlerinage) ; Sidi Iakoub fit ses préparatifs de voyage, et, suivi de nombreux serviteurs, il quitta Marrakech (Maroc), et se dirigea vers le Cheurg (Est). Après quinze jours de marche, il avait atteint l'oued Ech-Cheffa (Chiffa), qu'il coupait à son débouché dans la Mitidja, et remontait la rive droite d'un oued qui descendait de l'est sur un lit de cailloux. Cette rivière est celle qui, plus tard, prit le nom de Sidi Ahmed-el-Kbir. Il était l'heure de la prière de l'âceur (trois heures de l'après-midi) ; Sidi Iakoub se décida à poser son camp sur la rive droite de cet oued, à quelque distance du point où il sort de la gorge qui le verse dans la plaine.

S'il faut en croire la tradition, cette rive et l'emplacement qu'occupe Blida aujourd'hui n'avaient point, alors, cette riche végétation qui, de nos jours, fait à la ville une si gracieuse ceinture : ce n'était qu'une vaste prairie où païssaient les troupeaux des tribus voisines. Sidi Iakoub fit dresser ses tentes en cercle sur ce tapis de verdure, qu'émaillaient les fleurs des champs, écrin de la terre ; ses chevaux mis au piquet, et ses chameaux entravés de manière à ne leur laisser l'usage que de trois jambes, pouvaient brouter autour d'eux une herbe fine comme le duvet de la lèvre d'un adolescent. Le lieu plut à Sidi Iakoub, et il se promit de revenir y camper si Dieu lui faisait la grâce de lui accorder le retour des Villes Saintes.

Sidi Iakoub et ses compagnons étaient arrivés heureusement à la Mecque ; après y avoir accompli toutes les pieuses cérémonies du pèlerinage, c'est-à-dire fait sept fois

le tour de la Kaaba, la station sur le mont Arafat, et les promenades entre les collines Safa et Mèroua ; après avoir bu de l'eau du puits de Zemzem, et lancé sept cailloux dans le lieu où le diable fut lapidé par Abraham qu'il avait voulu tenter, les pieux pèlerins avaient repris, purifiés, le chemin du R'arb (Ouest).

Sidi Iakoub n'avait point oublié son campement sur les bords de l'oued ; aussi, lorsqu'il n'en fut plus qu'à une petite distance, avait-il ordonné à quelques-uns de ses serviteurs de prendre les devants pour y aller de nouveau dresser ses tentes. Les serviteurs exécutèrent la volonté du maître ; mais ils cherchèrent en vain l'emplacement de leur ancien campement : il n'y avait plus de trace de la prairie dont le saint homme avait gardé un si agréable souvenir.

Sidi Iakoub arriva bientôt avec le reste de sa suite. Les serviteurs qu'il avait envoyés en avant ne laissaient pas que d'être un peu confus de l'insuccès de leur mission ; ce fut pis encore quand ils virent Sidi Iakoub mettre tranquillement pied à terre, et ordonner à ceux qui le suivaient d'en faire autant.

- « Par Dieu ! ô monseigneur, se hasarda de dire l'un des serviteurs, ce ne peut être ici que nous avons posé nos tentes ; car le sol était nu, et, aujourd'hui, il est couvert d'une forêt d'oliviers. A moins que je ne sois le jouet des djenoun (génies), je ne puis croire cependant que ces arbres n'existent que dans mon imagination. »

Un sourire de béatitude ravina la figure du saint, qui affirma que c'était pourtant bien là qu'ils avaient campé. - « On ne peut s'y tromper, ajouta-t-il, car les piquets de nos tentes sont encore fichés en terre, et disposés dans l'ordre où vous les avez placés. »

- « Que Dieu m'aveugle, ô monseigneur ! si je vois autre chose que des arbres à l'endroit que tu indiques ! »

- Dieu, - qu'il soit exalté ! - peut ce qu'il veut, reprit le saint homme : ces oliviers sont les piquets de nos tentes, que le Tout-Puissant a transformés en arbres pour que les fidèles croyants pussent trouver sous leur feuillage un abri contre l'ardeur du soleil. Certes, Dieu est grand et généreux, et c'est par ces signes qu'il se manifeste ! Heureux ceux qui les comprennent ! »

Après avoir reconnu que les oliviers, par leur disposition, marquaient exactement l'emplacement qu'avaient occupé leurs tentes, les gens de Sidi Iakoub, ne doutèrent pas que ce miracle ne fût dû à l'influence du saint homme qu'ils avaient accompagné dans sa visite aux Villes nobles et respectées, la Mecque et Médine, - que Dieu les garde !

Sidi Iakoub était aussi chargé d'ans que rempli de vertus ; il comprit que ce signe par lequel Dieu se manifestait était un avertissement, et que le Maître des mondes ne tarderait pas à l'appeler à lui. Le soir de ce jour, il rassembla ses gens dans sa tente, et leur dit qu'il était évident pour lui que Dieu avait marqué sous ces oliviers le terme de son voyage ici-bas : - « Je sens la vie

m'échapper, ajouta-t-il ; je laisserai mon corps loin des tombeaux de mes saints ancêtres ; Dieu le veut ainsi, et ses desseins sont impénétrables. Quant à vous, ô mes enfants ! retournez vers votre R'arb chéri, et dites à notre seigneur, notre sultan, notre maître, le prince des Croyants, l'ombre de Dieu sur la terre, le chef de la troupe victorieuse, le bouclier de la religion, dites-lui que ma dépouille mortelle repose ici ; mais que mon esprit a pris avec vous le chemin du R'arb. » Et il les congédia en les bénissant.

Ils se retirèrent dans leurs tentes en fondant en larmes ; car ils ne doutaient pas de la prescience du saint ; ils se consolèrent cependant en pensant qu'ils auraient un protecteur de plus auprès du Tout-Puissant, ce qui, dans les cieux comme sur la terre, n'est nullement à dédaigner. Dieu avait depuis longtemps déjà allumé ses mondes, que le sommeil n'avait pu encore appesantir la paupière des serviteurs de Sidi Iakoub. Vers le milieu de la nuit, la tente du saint marabout parut tout à coup resplendissante de lumière, tandis que les ténèbres devenaient plus épaisses autour d'elle. Les disciples du saint se hâtèrent de quitter leurs nattes, ne doutant pas qu'ils allaient être témoins d'un nouveau miracle : en effet, un chemin lumineux, qui semblait un rayon détaché du soleil, s'étendait comme un tapis de la tente de Sidi Iakoub au lit de la rivière ; le saint homme le suivait lentement ; il glissait plutôt qu'il ne marchait. Bien que les berges fussent, comme elles le sont aujourd'hui, hautes et escarpées, il ne parut pas s'en inquiéter, et il les descendit avec une sérénité qui arracha de la bouche de ses serviteurs d'ardentes louanges adressées au Dieu unique. Sidi Iakoub s'arrêta au milieu de la rivière, et y fit ses ablutions. Un autre point lumineux apparut en même temps à l'endroit où la rivière sort de la gorge, et descendit le cours de l'oued : c'était comme une grosse étoile qui jetait des rayons jusque dans les ravins qui débouchent dans la rivière. On put bientôt reconnaître, à l'éclat de cette lueur, le pâle et austère visage de Sidi Ahmed-el-Kbir, saint marabout qui avait sa kheloua (solitude, retraite) au fond de la gorge qui, depuis, a pris son nom. Lorsqu'il fut à hauteur de Sidi Iakoub, qui avait cessé ses ablutions, il lui baisa silencieusement l'épaule. Ils conversèrent pendant quelques instants ; leurs voix arrivaient jusqu'aux serviteurs de Sidi Iakoub comme le doux murmure de la nesma (zéphyr) dans les cordes d'un rhab (espèce de lyre). Un hibou passa rapidement au-dessus des saints personnages, en jetant un cri aigu que les échos de la montagne répétèrent trois fois. Soudain, les lueurs s'éteignirent, et tout rentra dans l'obscurité.

Les gens de Sidi Iakoub comprirent que ce prodige cachait un mystère dont ils n'osèrent pas chercher immédiatement l'explication ; ils craignaient aussi d'avoir été le jouet d'une illusion. Ils résolurent néanmoins d'attendre en priant, le retour du jour pour éloigner l'esprit du mal qui avait interrompu si brusquement la conversation des deux saints ; car pour eux, le

hibou qui venait de fendre l'air comme une flèche ne pouvait être autre chose qu'un djinr (démon) de la pire espèce.

Le lendemain, au fedjeur (point du jour), dès que l'aurore eut effacé les étoiles, ils pénétrèrent respectueusement dans la tente de Sidi Iakoub : le saint homme était dans l'attitude de la prière, c'est-à-dire prosterné le front sur le sol et les mains étendues de chaque côté de la tête. Ils attendirent qu'il se relevât pour le saluer de leur « es-salam âlik, ia Sidi ! » Que le salut (de Dieu) soit sur toi, ô monseigneur ! Sa prière se prolongeant au-delà du temps ordinaire de la prosternation, ils s'approchèrent du saint, et ils reconnurent qu'il avait cessé de vivre. Le reste de la chaleur que conservait son corps prouvait que sa mort avait dû coïncider avec le passage du hibou au-dessus de la rivière.

Après avoir versé d'abondantes larmes, les gens de Sidi Iakoub s'apprêtèrent à lui rendre les derniers devoirs : ils le déshabillèrent et l'étendirent sur une natte, puis l'un d'eux le lava avec de l'eau froide au moyen d'un linge qu'il passa sept fois sur tout le corps du saint ; après la dernière lotion, il l'aromatisa avec du camphre, le revêtit d'une chemise, lui enveloppa la tête d'un turban, et le recouvrit d'un kfen (suaire). Ainsi que l'avait désiré le saint marabout, une fosse fut creusée à l'endroit même où était dressée sa tente ; on l'y descendit, et on l'y coucha sur le côté droit, la tête tournée du côté de la Kibla (de la Mecque). De larges pierres plates recouvrirent ensuite le corps du saint ; puis l'un de ses serviteurs jeta trois poignées de terre dans la fosse, que les autres se hâtèrent de combler avec leurs mains. On plaça deux mchahad (1) à la tête et aux pieds du mort, et des djenabiat (2) sur les flancs.

Cette tombe n'était que provisoire ; les serviteurs de Sidi Iakoub se proposaient de lui faire élever une koubba digne de lui ; l'un d'eux devait ramener de Figuig des maçons ayant la spécialité de ces sortes de constructions. Mais qu'on juge de la surprise des gens du saint ! Le lendemain matin, au moment où ils se disposaient à reprendre le chemin de R'arb, ils virent avec admiration que, pendant la nuit, Dieu avait chargé ses génies de cette pieuse mission : en effet, une élégante koubba (celle que nous voyons encore aujourd'hui) recouvrait les restes vénérés de Sidi Iakoub-ech-Cherif. Ses serviteurs louèrent Dieu, qui venait encore de se manifester d'une manière si merveilleuse, et ils répandirent dans les tribus des environs la nouvelle de ces prodiges. Tout le Titteri l'apprit comme par enchantement, et le bruit en courut avec la rapidité de l'éclair jusqu'à Blad Bni-Mezr'enna (pays d'Alger). Le Cheurg (Est) et le R'arb (Ouest) en eurent si promptement connaissance, qu'il est à croire que Dieu y avait envoyé ses messagers. De tous les points du pays, on vint en pèlerinage au

(1) Mchahad : pierres placées debout, l'une à la tête et l'autre au pied de la tombe.

(2) Djenabiat : pierres longues et plates mises le long des côtés de la tombe.

tombeau du saint, et, dans toutes les tribus, un grand nombre de pieux musulmans se déclarèrent ses khoddam (serviteurs religieux).

Depuis cette époque, ce zèle ne s'est pas ralenti, et, tous les samedis, dès le fedjeur, la foule des fidèles venus en ziara (3) encombre les abords de la koubba où reposent les restes mortels du saint.

(3) Ziara : pèlerinage, visite, offrande à un marabout.

Colonel TRUMELET

Blida. Récits selon la légende, la tradition et l'histoire
(édit. A. Jourdan)